

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE CYCLOPEDIA

## SOMMAIRE



**ACTUALITÉS** — Le couronnement du Czar.  
Une élection en Suisse.—Un baptême aux  
Etats Unis — Evêque Grec.

**BEAUX ARTS** — Les poissons rouges. Le lor-  
gnon de papa.

**CHRONIQUE SCIENTIFIQUE** — Les char-  
rues électriques.

**DEVINETTES**

**GRAVURES HUMOURISTIQUES**

**HISTOIRE POPULAIRE DE NAPO-  
LÉON 1er**

**MONUMENTS RELIGIEUX** — Intérieur de  
l'église de l'Assomption à Moscou.

**PORTRAITS D'ACTUALITÉ**

**VOYAGES** — Moscou.

Vol. II — No. 8

Samedi, le 9 Mai 1896

# UNIVERSEL

## Journal d'Illustrations

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES, VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

# 24 PAGES DE GRAVURES

5 cts.

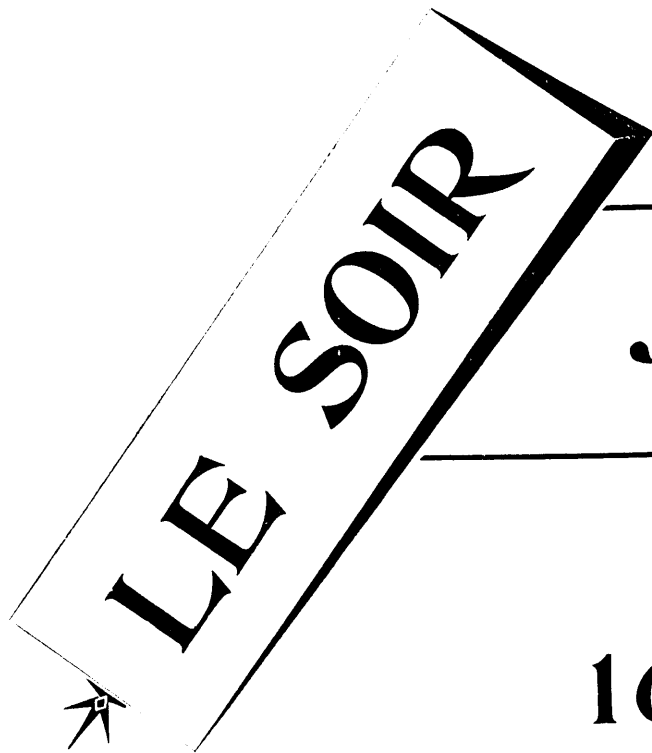
LE NUMERO

DÉPOT GÉNÉRAL

1560 RUE NOTRE DAME

En face du Palais de Justice.

MONTRÉAL



---

# Journal Quotidien

---

PUBLIÉ À MONTRÉAL

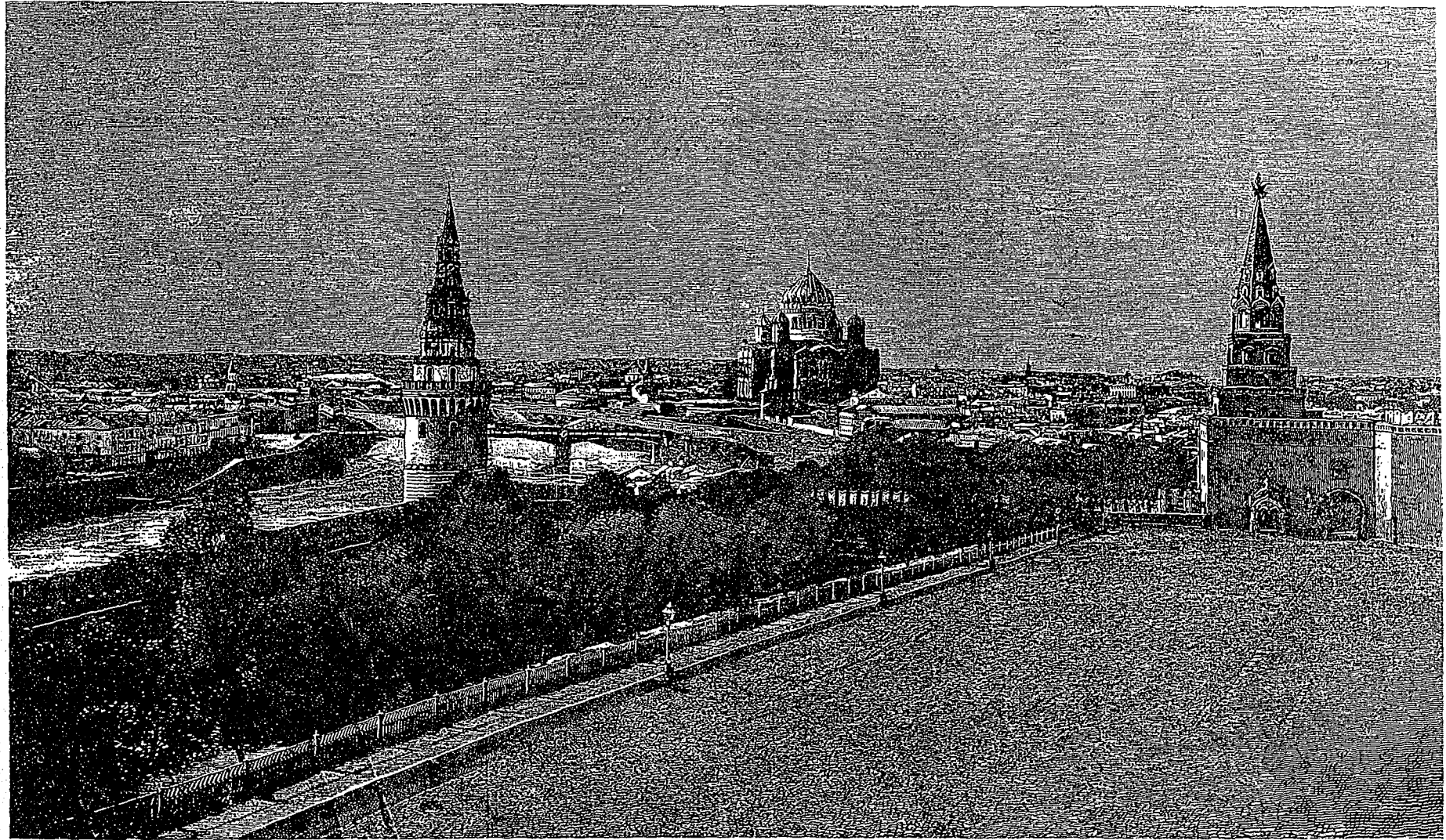
1650 Rue Notre Dame

Boite Postale



Telephone Administration 2929

**1 CENTIN LE NUMERO**



MOSCOU—*Vue de la Terrasse du Kremlin*—Moscou, la ville sainte des Russes et le berceau de leur nationalité fut fondée en 1147. Elle devint le siège du gouvernement russe de 1300 à 1703. Cette ville fut souvent assiégée, prise et brûlée. Elle se releva toujours promptement. Moscou est aujourd'hui une grande ville, possédant des universités célèbres et de nombreuses industries ; sa population est d'environ 400,000 habitants.

## CHASSE REMARQUABLE D'UN OISEAU EXTRAORDINAIRE.



—Fus m'avez bromis un betit à-gomppe...  
—Mais sacristi, attendez au moins que je sois élu et que j'aie touché mon indemnité. Vous savez père Abraham, si vous voulez être payé, votez pour moi.

## UN ORAGE A L'HORIZON.

Deux amis se rencontrent.  
—Que fais-tu demain ?  
—Ma foi rien.  
—Veux-tu que je te propose une partie intéressante ?  
—Volontiers.  
—Veux-tu assister à un grand combat de bêtes féroces ?  
—Si c'est pour m'emmener dans une ménagerie de foire, merci bien.  
—Bien mieux que tout ça... On pose des sangsues à ma belle-mère !



Monsieur. — Pourquoi n'es-tu pas gaie et riante comme cette femme ?  
Madame. — Ça lui est facile; elle est veuve. C'est Madame X.

Deux fillettes, d'une dizaine d'années, causent confidentiellement.  
—Et ton papa, qu'est-ce qu'il fait ?  
— ... Tout ce que veut maman !

Les enfants de toutes les époques ont toujours amusés leurs parents ou leurs nourrices.

Ceux d'aujourd'hui sont réellement très drôles.

L'autre jour, à la campagne, le petit Maurice Chose avait disparu. On le cherche partout et on finit par le trouver au fond du jardin.

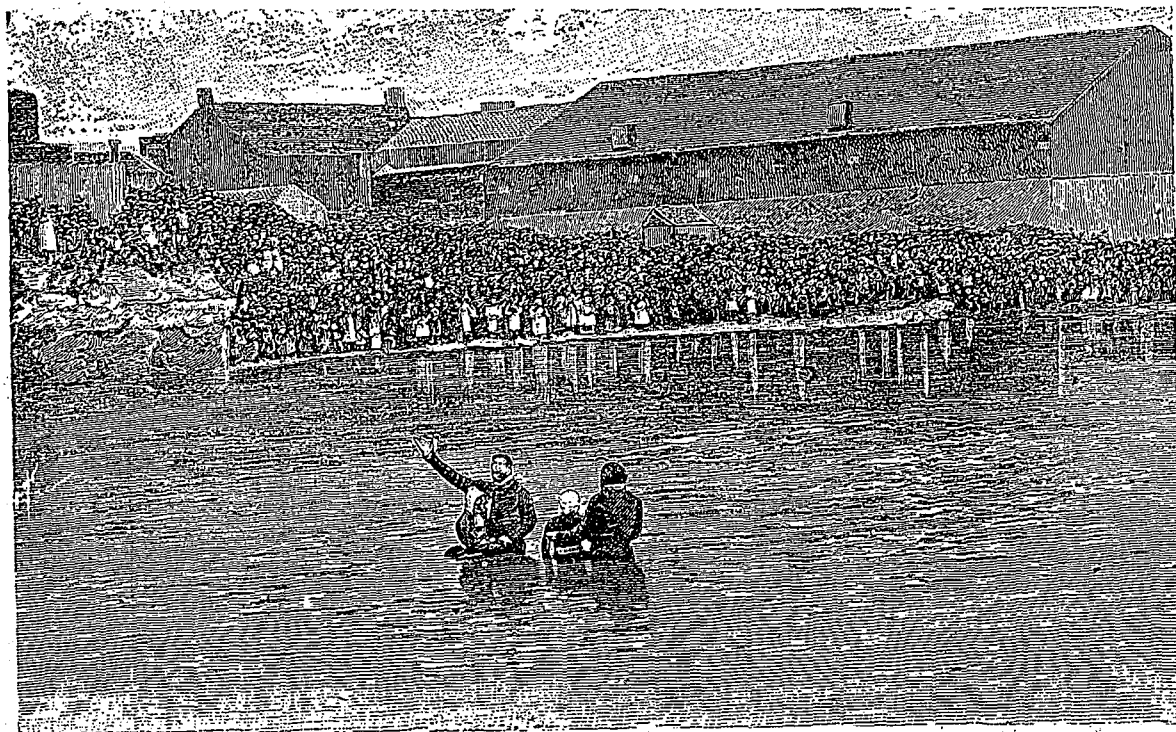
Il avait couvert de sable ses pieds et le bas de ses petites jambes. — Il restait là, sérieux, immobile.

—Eh ! que fais-tu donc là, lui demande-t-on ?

—Je me plante pour grandir, répondit-il avec un sang-froid imperturbable.



—Quel magnifique pays nous venons de traverser.  
—Possible, mou ami, mais je n'ai vu que votre fouet pendant tout le temps.



UN BAPTÊME NÈGRE AUX ÉTATS-UNIS.

On a souvent dépeint la séduction irrésistible qu'exercent les pratiques religieuses sur l'impressionnable nature des noirs. Il y a là une véritable fascination que subissent particulièrement les nègres des États du Sud de la Confédération Nord-Américaine. La religion baptiste, qui fleurit au Kentucky, a su, mieux que toute autre, donner à ses rites, à ses démonstrations publiques, un caractère propre à exaspérer encore cette nervosité excessive et malade, — et cela au plus grand profit de sa propagation.

Le noir du Kentucky prend sa religion comme un enfant prend ses jeux ; il s'y donne tout entier, corps et âme ; il ne sait pas se limiter dans ses plaisirs religieux. Les prières en commun le transportent : aux enterrements, il s'épanouit dans une vraie débauche d'émotion ; mais, pour le voir au plus haut degré d'exaltation auquel un être humain puisse atteindre, il faut assister à un baptême. La cérémonie a lieu chaque fois que les néophytes sont assez nombreux pour donner au spectacle une suffisante solennité. Les nouveaux convertis ont suivi avec zèle les

conférences des pasteurs ; ils sont dignes d'être plongés dans les eaux baptismales du Jourdain.

Le Jourdain, ce sera, pour la circonstance, un clair ruisseau ou, mieux encore, un étang. La chose a lieu généralement un dimanche, dans l'après-midi. Ses occupations laissent libre, ce jour-là et à cette heure, toute la population de couleur, qui s'assemble près de la nappe d'eau. Les néophytes, frémissants d'impatience et d'orgueil mal dissimulé, se groupent tout au bord, dans des attitudes expressives. Les hommes sont enveloppés de pardessus caoutchouqués — précaution hygiénique mais assurément peu orthodoxe — et, pour éviter que les robes noires des femmes ne se soulèvent dans l'eau, des plombs les alourdissent. Le pasteur, dont la soutane est devenue, pour la circonstance, un *water-proof* (imperméable, apparaît à son tour sur la berge ; pendant que plusieurs centaines de robustes gosiers entonnent un cantique :

Sur les bords orageux du Jourdain, je me tiens  
Et jette un œil envieux  
Vers la belle et heureuse terre de Chanaan  
Où sont mes richesses.



UN EVEQUE GREC.

Les néophytes marquent la cadence par un balancement latéral du corps et scandent les stances par des *amen*. — Enfin, avec précaution. L'un après l'autre, les candidats au baptême sont conduits au milieu de l'étang. Alors, pendant que le pasteur prononce les formules : " Soit Elix Peterson, je vous baptise... etc.", pendant que de la rive s'élève un nouveau chant : " Mon bon Seigneur est venu, venu, venu — Mon bon Seigneur est venu ici ; il a béni mon âme et s'en est allé ! " dans l'excès de leur émotion, nègres et négresses gesticulent avec frénésie, crient ou se lamentent. On en voit tomber en catalepsie, les bras étendus, le corps rigide dans les bras du ministre, qui doit recourir à l'aide de son assistant pour les ramener au rivage.

Et les hymnes sans fin continuant à accompagner chaque immersion : les gosiers noirs sont infatigables.

Un *gravôche* parisien s'écrierait devant cette mise en scène étrange : " Tiens ! l'Armée du Salut qui fait une pleine eau ! " Ce serait irrespectueux mais non sans justesse. Il y a pourtant quelques choses de touchant dans ce spectacle, et notre scepticisme pourrait demander à l'ignorance de ces grands enfants que sont les noirs, de sains et bienfaisantes leçons d'enthousiasme.

(L'illustration.)



## LE COURONNEMENT DU CZAR



L'arrivée des insignes du couronnement à Moscou.—(voir les insignes vol. 1, page 603)

## LES ÉLECTIONS EN SUISSE

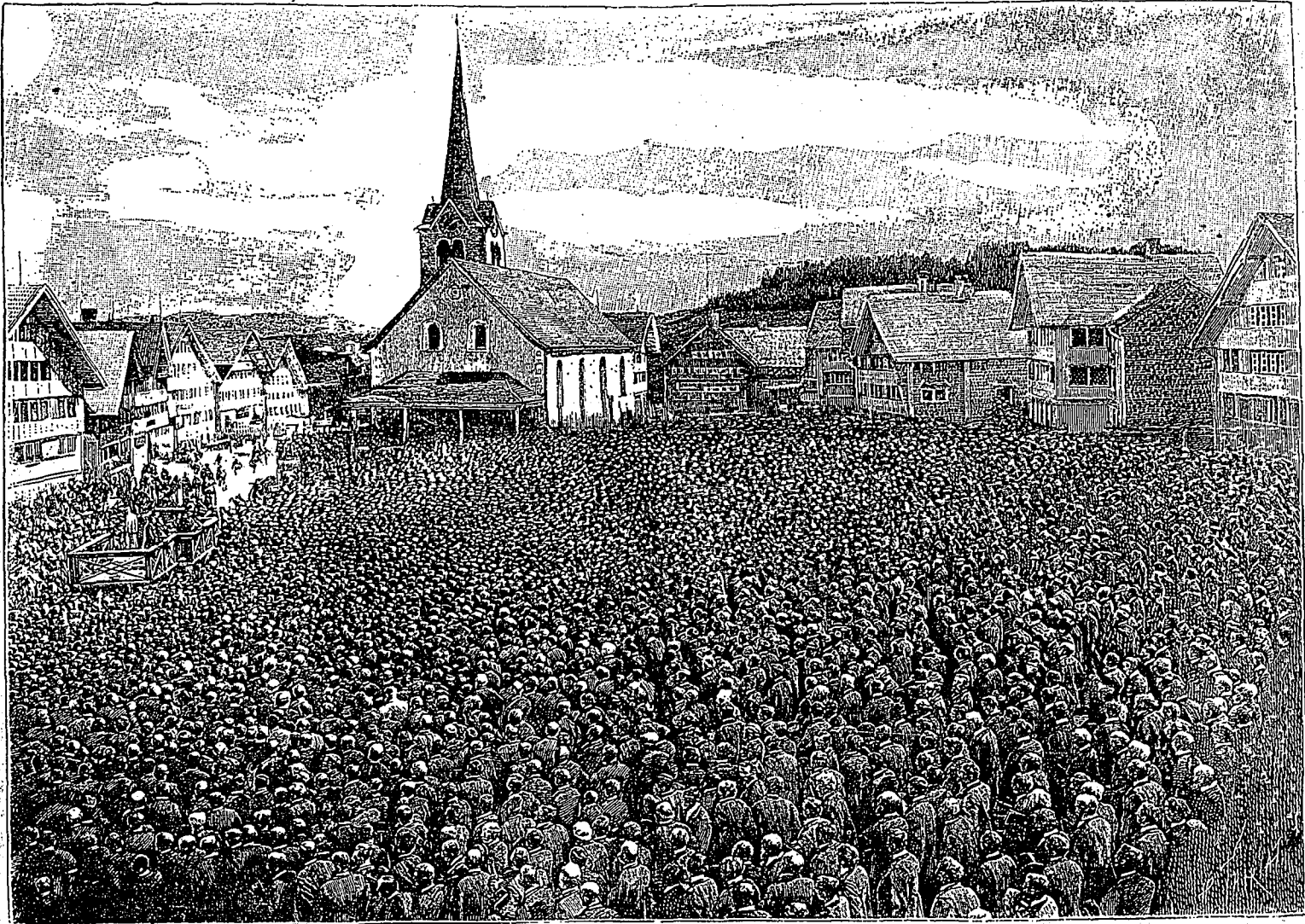
Dans aucun pays du monde on ne vote autant qu'en Suisse : nominations des conseillers municipaux ; modifications aux lois constitutionnelles, lois soumises ou *referendum* ; qu'il s'agisse de lois fédérales ou de lois cantonales, les vingt-deux cantons de la Suisse votent sans désenparer à peu près toute l'année.

La façon dont le vote doit être émis étant laissée au choix des cantons pour la plupart des cas diffère beaucoup de l'un à l'autre.

Ces différents systèmes ne présentent rien d'intéressant. Autre chose est des *landsgemeïndes* (réunion des communes du pays) qui existent encore dans certains cantons. Ces assemblées en plein air rappellent l'ancien *forum* : c'est le mode de votation primitif.

Au jour désigné, généralement le premier dimanche du mois, le peuple se rassemble dans une vaste prairie. Les hommes ont revêtu le costume de fête : ils doivent encore aujourd'hui porter l'épée, sinon ils ne peuvent voter. Plusieurs la portent sous le bras ou attaché à leur parapluie. Après la messe le peuple se rend en procession avec bannières et musique, au lieu de réunion, précédé par les huissiers revêtus de l'antique costume du canton. Le peuple se range autour de l'estrade élevée pour la circonstance ; le *landamman* (maire) expose dans un discours clair, les événements de l'année, les lois élaborées et appelle la bénédiction de Dieu, sur le peuple qui va délibérer. Autrefois le peuple souverain prononçait la peine de mort contre les criminels, ou appliquait des peines moins lourdes ; aujourd'hui il vote sur les lois cantonales et élit ses magistrats. La discussion se fait avec ordre quelque soit l'excitation des partis. Les discours achevés on vote à mains levées. A l'épreuve du pour ou du contre chaque votant lève longtemps la main en agitant vivement les doigts. Les huissiers sont juges du résultat, sans appel, les protestations sont excessivement rares. On en cite une cependant. Trois épreuves ayant donné un résultat douteux, les deux parties défilèrent à droite et à gauche de l'estrade. Le pointage fait donna 4,000 voix pour et 4,400 contre. On comprend l'embarras dans lequel s'étaient trouvés les huissiers pour se prononcer.

LES ÉLECTIONS EN TOUS PAYS.



Une "landsgemeinde," en Suisse, (voir page 172)



## DES FAIBLES FEMMES.



Modes de printemps.

Un jeune veuve se remarie un an après avoir perdu son premier mari.

—Entre nous, ma chère, lui dit un amie le lendemain des nocés, vous avez été un peu pressée de remplacer ce pauvre Charles...

—Est-ce qu'on ne peut pas se remarier après douze mois de veuvage ?

—On attend généralement un peu plus.

—Ah!... vous avez peut-être raison. Puis, après un moment de réflexion :

—J'attendrai plus longtemps... une autre fois !



*Le Matin.* — Lui. — Je consens à ne pas aller à la chasse si tu veux faire une bonne promenade avec moi.

*Elle.* Merci, beaucoup, du sacrifice, mais le médecin m'a défendu de faire de longues marches.



*Le Soir.* — Elle. — Du tout je ne suis pas fatiguée, et je pourrais danser toute la nuit, s'il n'était pas ridicule de tant danser avec son mari.

*Lui.* — Tu n'as pas voulu faire une marche ce matin, et j'ai sur moi un pedomètre qui indique que nous avons fait déjà cinq milles en dansant ensemble ce soir.

Au Casino de X...-sur-Mer, on quête au bénéfice de la de la Caisse des naufragés. Une jeune femme du meilleur monde présente son aumo-

nière à un Anglais revêché qui refuse, ayant, dit-il, déjà donné. La jeune femme insiste. L'Anglais sort alors un louis.

—Tenez, Madame, mais c'est bien pour vos yeux.

La dame rougit, mais ne bronche point et continue à tendre son aumônière :

—J'en ai deux, monsieur !

Et l'Anglais, spirituellement corrigé, laisse, au milieu des rires, tomber un second louis.

Le baigneur fume mélancoliquement sa pipe sur la plage presque déserte :

—Eh bien ! Jean-Pierre, c'est bientôt fini des gens de la ville pou' c't' année ?

—Bédame ! V'la trois mois qu'ils s'nettoyent, faut bien qu'ils aillent s'salir un peu, sans quoi ils reviendraient pu !



*Barbier.* Quelques gouttes de ma liqueur et vos cheveux pousseront à vue d'œil.

*Client.* Parfait; mettez m'en; j'attendrai que mes cheveux poussent et je vous paierai.

*Barbier.* Pas possible ! je dois déménager dans trois mois.



—C'est vraiment horrible, ce qu'on lit dans les journaux ; ainsi voilà encore un pauvre petit qui vient d'être écrasé.

Voyant une femme donner le fouet à un affreux marmot, en le traitant de "sale bête ; vilain animal..." Vivier s'interpose en lui disant :

—Madame, je vous somme de cesser ces mauvais traitements !

—Mais, Monsieur, de quel droit, s'il vous plaît ?

Vivier d'un ton sévère :

—Je suis membre de la Société protectrice des animaux !



—Dépechez-vous, on se bat, dans la rue à côté.

—Merci bien du renseignement, si vous ne m'aviez pas prévenu je tombais en plein au milieu de la bataille.

BEAUX-ARTS.



LES POISSONS ROUGES.—*Tableau de G. Henden.*



LE LORGNON DE PAPA.—*Tableau de Mlle S. Perkins.*



— Ah ! un trèfle à quatre feuilles ! Maman dit que ça porte bonheur, je vais le lui apporter.

— Tiens, m'man j'ai cueilli ça pour toi !



— Attends un peu, mon paresseux ; je vais t'apprendre à courir les champs pendant que ta mère travaille pour te nourrir.



— Voyons, mon oncle, si on payait ses dettes, à quoi servirait-il d'en faire ?



Évitez autant que possible de faire du chic en descendant d'un tramway lancé au grand trot.—Il pourrait vous arriver ce qui arrive à ce monsieur.—C'est ennuyeux pour vous et cela ne manque jamais de faire rire ceux qui vous regardent...



— Je gagnons mon procès et j'en sommes pour cinq cents francs de ma poche... Et si je l'avais perdu, alors ?  
— Que voulez-vous, c'est la justice...

A table d'hôte, un américain prend négligemment le cure-dent qu'un de ses voisins avait posé sur la table, à côté de lui, et s'en sert avec le même sans façon que s'il lui appartenait.

— Pardon, fait le propriétaire de l'instrument, je vous ferai observer que c'est le mien.

— Ah ça ! répond l'américain d'un air blessé, est-ce que vous croyez que je ne veux pas vous le rendre, votre cure-dent ?

X..., un de nos plus grands poltrons, reçoit une gifle formidable.

Le gifleur s'apprête à lui en fournir une seconde.

X... l'arrête d'un froid sourire :

— N'insistez pas : j'en ai toléré une ; je n'en tolérerais pas deux !

— Mon cher docteur, je souffre comme un damné ! J'ai des picotements continuels dans les reins.

— Fort bien !

— Des élancements journaliers dans le foie.

— De mieux en mieux !

— Tout ce que je mange a une saveur métallique.

— Bravo ! charmant !

— Comment ! comment ! charmant !

— Mon cher, vous me comblez de joie ! vous avez une maladie très rare et que l'on supposait disparue ! Quel beau sujet !

Extrait d'un roman qui vient de paraître :

— "...Devinez, mon cher, qui je vis s'avancer dans l'avenue, sifflant tranquillement avec un cigare à la bouche ?"

— Accusé, quelle est votre profession ?

— Votre Honneur, empailleur... pour vous servir.

## HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLEON I<sup>er</sup>

Racontée par un Vieux Soldat. \*

CAMPAGNE D'EGYPTE.—*Suite.*

Confidants des inquiétudes que l'absence prolongée de l'*Artémise* avait causées à Napoléon, ceux qui étaient présents n'entendirent pas sans crainte le capitaine lui adresser cette interpellation. Sa figure, jusqu'alors impassible, prit une expression formidable; de bleus qu'ils étaient dans le calme, ses yeux devenus noirs, semblèrent lancer des étincelles.

— N'en appelez pas à moi, jeune homme! répondit-il à Stangnelet avec un accent terrible; ne me demandez pas mon avis; je ne veux pas le donner! Quand je songe à la responsabilité que vous avez assumée en manquant à vos instructions, je ne puis que m'étonner de l'indulgence de monsieur l'ami-

ral à votre égard. N'en appelez pas à l'avis du général en chef, vous dis-je; il ne pourrait s'empêcher de vous faire traîner devant un conseil de guerre pour cause de désobéissance formelle... et vous savez qu'il y va de la tête!... Encore une fois, Monsieur, n'en appelez pas à moi!

Foudroyé par ces mots, Stangnelet ne répliqua rien. L'amiral Brueys, un des meilleurs hommes qui fussent au monde, était atterré lui-même. Il fit sortir le capitaine, et se réunissant à Berthier, à Junot, à Lavalette et à d'autres pour apaiser le général en chef, il parvint à assoupir l'affaire.

— Je ne voulais pas me mêler de cela, répétait Napoléon; pourquoi m'a-t-il obligé de sortir de ma neutralité?

Le même soir, et longtemps après son dîner, comme il prenait le frais sur la galerie, en s'entretenant de la panique du matin, on entendit tout à coup un bruit sourd. "Un homme à la mer!" s'écria-t-on. Aussitôt on jette à l'eau les cages à poulets, les bouées de sauvetage, les chaloupes. Le temps était calme; mais la nuit était tellement obscure qu'il était impossible de rien distinguer. Au bruit de la chute, un matelot provençal s'était élanqué dans la mer. L'intérêt excitée par le péril du premier s'accrut naturellement de tout celui qu'excite le péril du second. Penché comme tous les assistants sur le balcon de la galerie, Napoléon attendait avec anxiété le dénouement de cette scène, lorsqu'une voix s'écria: "Les voilà! ils sont sauvés!" Et aussitôt on entrevit dans l'ombre le nageur, qui poussait devant lui un corps d'une grosseur énorme: on applaudit en masse au courage, au dévouement et à l'adresse du Provençal. Or, qu'avait-il sauvé?... La carcasse d'une vieille vache que le cuisinier du vaisseau n'avait pas cru devoir faire manger à l'équipage, parce qu'elle était décadée le matin même de mort naturelle. Un rire général et inextinguible accueillit la découverte de cette méprise. Quand sa propre hilarité fut un peu calmé:

— Eh bien! Messieurs, dit Napoléon, le trait n'en est pas moins digne de récompense; c'est pour sauver la vie à un homme que ce brave matelot a

exposé sa sienne; il ne faut juger ici que de l'intention.



Et lui remit quelques écus, qui s'augmentèrent aussitôt des libéralités de tous les assistants.

— Tu es bien heureux, lui dit le général en chef, que la flotte n'ait pas marché; s'il avait venté bon frais, comment te serais-tu tiré d'affaire?

— Bagasse! *as pas peur*: j'aurai nagé jusqu'à Malte.

— Soit; mais la flotte marchant toujours, aurais-tu pu la rejoindre?

— Eh donc! j'aurai nagé jusqu'en Egypte, *tron de l'air!*

Le jour de son arrivée à Toulon, le 8 mai 1797, Napoléon avait passée en revue l'armée, qui déjà se trouvait rassemblée dans cette ville, et qui ne connaissait point encore sa véritable destination. Après avoir parcouru les rangs, le général en chef s'était adressé aux braves qui l'entouraient, et leur avait dit:

"Officiers et Soldats! il y a deux ans que je vins vous commander. A cette époque, vous étiez dans la rivière de Gènes, dans la plus grande misère, vous sacrifié jusqu'à vos montres pour votre subsistance. Je vous promis de faire cesser ce dévouement, je vous conduisis en Italie; là, tout vous fut accordé. Ne vous ai-je pas tenu parole?"



Ici Napoléon, s'interrompant, s'était croisé les bras sur la poitrine, avec ce geste puissant et noble devenu si populaire depuis ; des cris unanimes de : " Oui ! oui ! c'est vrai ! " avaient répondu avec enthousiasme à ces paroles.

" Eh bien ! avait-il continué quand l'enthousiasme s'était un peu apaisé, je vais actuellement vous mener dans un pays où par vos exploits futurs, vous surpasserez ceux qui étonnent aujourd'hui vos admirateurs, et vous rendrez à la patrie les services qu'elle a droit d'attendre d'une armée d'invincibles. Je promets à chaque soldat que, au retour de cette expédition, il aura à sa disposition de quoi acheter six arpents de terre. Vous allez courir de nouveaux dangers : vous partagerez avec vos frères les marins. Vivez à bord avec cette indulgence qui caractérise des hommes purement animés et voués au bien de la même cause. Ils ont, comme vous, acquis des droits à la reconnaissance nationale, dans l'art difficile de la marine. Imitez en cela les soldats romains, qui surent à la fois battre Carthage en plaine et les Carthaginois sur leurs flottes ! "

Qu'on juge de l'effet qu'avait produit sur l'armée un tel langage, prononcé par le général qu'elle idolâtrait ! Des cris de *Vive Bonaparte ! de Vive la République ! la Marseillaise*, entonnée par tous ces hommes comme par une seule voix, et des applaudissements qui semblaient tenir de la frénésie, avait répondu aux paroles de Napoléon. Les soldats semblaient pleins d'ardeur et d'espérance, et nul d'entre eux n'eût voulu, n'importe à quel prix, renoncer à l'expédition annoncée, car le général en chef avait promis de la gloire, et Napoléon n'avait jamais trahi ses promesses.

Par un hasard singulier, le nom du vaisseau amiral, que montait Bonaparte, renfermait à lui seul le secret de l'expédition : ce vaisseau c'était l'*Orient*. Le 19 mai, le soleil, qu'on appela si souvent le soleil de Napoléon, éclaira le majestueux départ de la flotte française, qui mit à la voile au bruit du canon et aux acclamations unanimes de l'armée. La traversée ne fut pas exempte d'inquiétude on

s'attendait à tout moment à l'apparition des Anglais, qui sillonnaient la mer en tous sens.

Après avoir rallié les trois convois de Gênes, d'Ajaccio et de Civita-Vecchia, Bonaparte fit diriger sur Malte, afin d'y tenter en passant une entreprise dont il avait de longue main préparée le succès par des intelligences secrètes. La possession de cette île, qui commande la navigation de la Méditerranée, était pour nous de la plus haute importance : il fallait prévenir les Anglais, et nous en emparer. Le 9 juin, cinq cents voiles françaises se déployèrent à la vue de Malte. Pour avoir un prétexte de s'arrêter et faire naître un sujet de contestation, Bonaparte demanda au grand maître la faculté de faire de l'eau : il lui fut répondu que les statuts de l'Ordre ne permettaient pas de recevoir plus de deux vaisseaux appartenant à la même puissance.



Le général en chef répliqua qu'une telle réponse équivalait à une déclaration de guerre : que les Français n'ignoraient pas la conduite partielle de l'Ordre en faveur des Anglais ; qu'il était résolu de recourir à la force ; et, sans perdre de temps, il ordonna à l'amiral Bruëys de faire les dispositions nécessaires à l'attaque des forts qui défendent le port Lavalette.

Ces menaces, suivies d'une rapide exécution, répandirent la terreur dans la ville, où d'ailleurs le parti qui nous était dévoué levait la tête à mesure

que le gouvernement laissait éclater plus de faiblesse ; le désordre parvint à son comble et deux jours avant la capitulation, quelques chevaliers de la langue de France furent amenés à Bonaparte ; " Puisque vous avez pu prendre les armes contre votre patrie, leur dit-il, il fallait savoir mourir ; je ne veux point de vous pour prisonniers ; vous pouvez retourner à Malte. " Une courte négociation suivit l'échange de quelques coups de canon. Le grand maître Hompesch, gentilhomme allemand, reçut six cent mille francs, l'assurance d'une pension égale à la moitié de cette somme, et se retira en Allemagne. Telles furent les conditions au moyen desquelles la France prit possession du premier port de la Méditerranée, l'un des plus forts du monde. Il fallait l'ascendant de Bonaparte pour l'obtenir sans combattre ; il fallait son audace pour oser y perdre quelques jours, ayant les Anglais à sa poursuite. Caffarelli-Dufalga, aussi spirituel que brave, en parcourant la place, dont il admirait les fortifications, s'écria : " *Nous sommes bien heureux qu'il y ait eu quelqu'un ici pour nous ouvrir les portes.* "

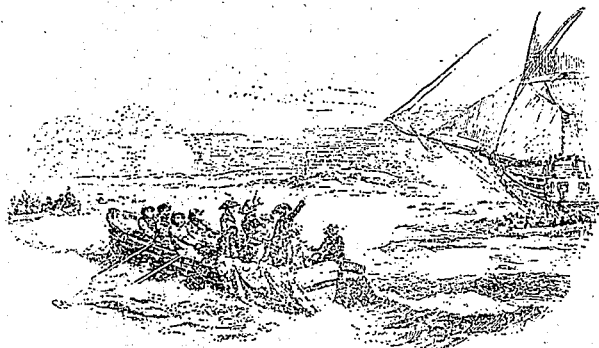


Bonaparte laissa Vaubois à Malte, avec trois mille hommes de garnison, Regnault de Saint-Jean d'Angely en qualité de commissaire civil, et remit sur-le-champ à la voile. L'essentiel, pour gagner l'Égypte, était de ne pas rencontrer les Anglais ; car Nelson ayant appris que les Français avaient



paru devant Malte, s'était mis à leur poursuite. déterminé à en venir aux mains s'il pouvait les joindre. Sur l'escadre française on était prêt au combat, et la possibilité de voir l'ennemi d'un moment à l'autre était présente à tous les esprits sans effrayer personne.

Avant de toucher la terre d'Égypte, il avait détaché la frégate *la Funon*, pour savoir ce qui se passait à Alexandrie et faire venir à son bord le consul de France, M. Magallon. Celui-ci apprit au général en chef que, peu de jours auparavant, les Anglais avaient paru devant Alexandrie avec des forces redoutables, et tandis qu'il parlait, il signala, dans l'éloignement une voile de guerre. Aussitôt Napoléon ordonna de faire mouiller l'escadre le plus près possible de la pointe de Marabou. Quelques bâtiments furent détachés pour croiser devant le port neuf et le vieux port d'Alexandrie. En outre, comme il comprenait que l'escadre anglaise pouvait apparaître d'un moment à l'autre, il ordonna un débarquement immédiat que, dans toute autre circonstance, il aurait sans doute différé.



L'armée ne compte pour rien les dangers auxquels elle allait s'exposer, et la mer se couvrit bientôt de chaloupes qu'un pilote égyptien, gagné à prix d'or, guida à travers de dangereux récifs. Qu'on se figure la position de ces braves, la nuit, entassés sur de frêle chaloupes durant une tempête, et confiant leur salut aux mains d'un Musulman qui pouvait n'être qu'un traître ! Plusieurs embarcations périrent, et la galère sur laquelle étaient Napoléon,



Une marche dans le désert.—Dessin de Raffet.

Bertier et l'état-major, faillit elle-même ne pas arriver jusqu'à la plage; cependant, à une heure du matin, le 1er Juillet les Français couvraient le rivage à quatre lieues d'Alexandrie.

Brueys avait proposé au général en chef d'attendre au lendemain pour opérer le débarquement :

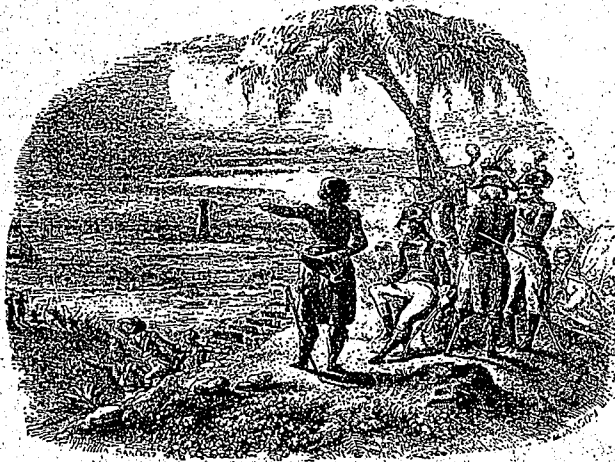
— Nous n'avons pas de temps à perdre, avait répondu Napoléon à l'amiral; la fortune nous offre cette occasion, si je n'en profite pas, nous sommes perdus.

C'était la première fois, depuis le temps des croisades, que les hommes d'Orient et ceux d'Occident allaient se retrouver face à face : le choc devait être terrible !

Aussitôt le général en chef passa la revue sans vouloir même changer de vêtements, quoique les siens fussent inondés d'eau.

— Pouvez-vous, avait-il demandé à celui de ses aides-de-camp qui le pressait de prendre cette précaution, pouvez-vous donner des habits à toute l'armée ? Non ! Eh bien ! je ne suis pas d'une autre chair que ces braves : je veux partager leurs privations de leurs périls.

On n'avait pu débarquer ni artillerie ni chevaux. Napoléon ordonna aux généraux Menou, Kléber et Bon, de disposer leurs divisions en trois colonnes et de marcher, celle du général Bon à droite, celle du général Kléber au centre, et celle du général



Menou à gauche. Le général Régnier fut commis à la garde du point où s'était effectué le débarquement, et les bâtiments appareillèrent pour venir mouiller dans la rade de Marabou, après avoir fait mander à la flotte de faire débarquer le plus tôt possible le reste des troupes, les chevaux et les vi-



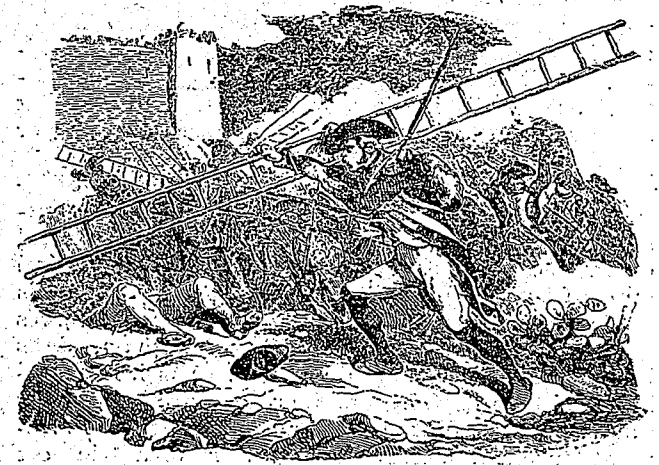
vres. Napoléon se mit donc en marche avec l'ar-

mée ; il était à pied, ainsi que son état-major, confondu parmi les tirailleurs de l'avant-garde, et accompagné des généraux Dammartin, Dumas et Caffarelli. Ce dernier, malgré sa jambe de bois, montrait aux troupes l'exemple du courage et de la gaieté en avançant à travers le sable, qui devait augmenter pour lui les difficultés de la marche.

Enfin, l'armée française arriva à une demi-lieue d'Alexandrie. A la vue des nôtres, un corps d'Arabes à cheval se replia et prit la route du Caire. Devant Alexandrie, Napoléon chercha plusieurs fois à parlementer avec les habitants pour leur éviter les horreurs d'un assaut. Ses efforts ayant été inutiles, il donna l'ordre de l'attaque : elle fut terrible ; mais quelques heures après et malgré la vigoureuse résistance de l'ennemi, nos braves ayant escaladé les



remparts, les assiégés se virent contraints de se réfugier dans les tours et d'abandonner la ville. A cette attaque, Kléber fut atteint, au front, d'une balle qui lui fit une blessure dangereuse. Les grenadiers Sabathier et Labruyère furent les premiers qui montèrent à l'assaut, avec un guide nommé Joseph Cala. L'amiral Bruëys, le chef d'état-major de l'armée navale Gantheaume, et tous les officiers de la marine, secondèrent les efforts de l'armée de terre. Ils s'élevaient le long des échelles comme ils



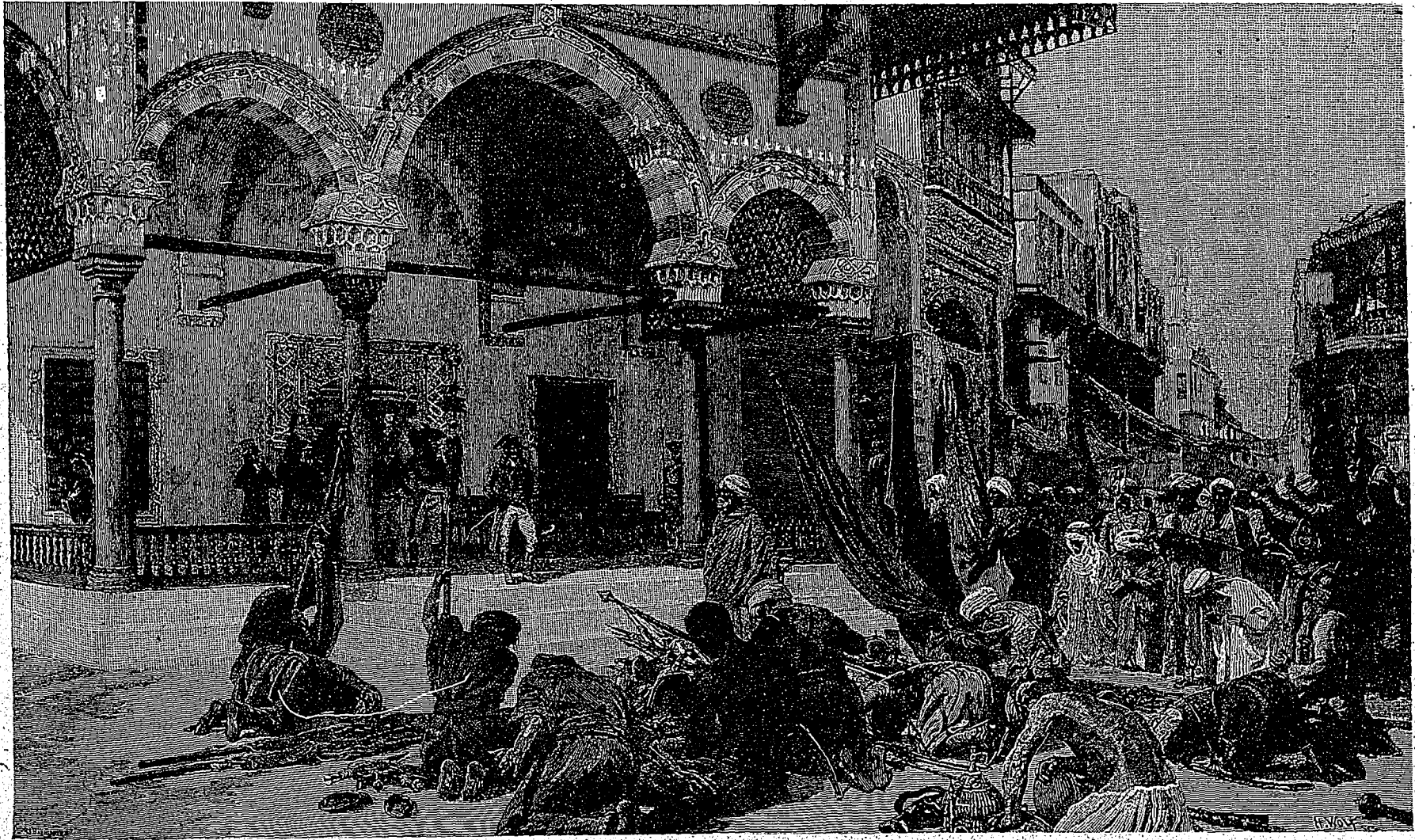
auraient grimpé à des mâts de vaisseaux. Culbuté deux fois sur la brèche, l'aide-de-camp de Napoléon, Sulkowski, reçut de lui la promesse de chef d'escadron.

— Quoique cavalier, lui dit-il, vous faites fort bien le métier de fantassin.

Une fois maître de la ville, Napoléon, devant qui l'on amena un capitaine de marine turc, fit connaître à cet homme ses intentions et les dispositions de l'armée, et renvoya des parlementaires aux assiégés. Avant la fin du jour, tous s'étant soumis, les Français occupèrent Alexandrie, et chacun s'étonna de la discipline sévère et de l'ordre que sut y maintenir le général en chef.

Le lendemain, un convoi sortit de la ville, tambour battant et drapeau déployé : c'étaient les braves tués la veille qu'on allait enterrer au pied de la colonne de Pompée.

— Camarades ! s'écria Napoléon quand cette triste cérémonie fut achevée, gravons maintenant sur cette colonne les noms de nos frères morts les armes à la main ; pour qu'ils passent à la postérité, et que dans les siècles les plus reculés, on lise ces noms avec l'admiration qu'ils méritent, et que l'on s'incline devant cette inscription : *Morts pour la gloire et pour la patrie !*



La soumission des Mamelucks.—*Tableau de Bourgain.*



Après avoir organisé un gouvernement à Alexandrie et mis le port et la ville en état de défense, Napoléon, qui sentait l'importance de se porter rapidement sur le Caire pour s'opposer aux Mamelucks, se dirigea sur cette ville à travers le désert de Damanhour. Comme l'escadre était mouillée loin de terre et qu'il n'avait point encore été possible de débarquer les approvisionnements de réserve, l'armée dut se mettre en marche sans s'être pourvue des vivres nécessaires; mais les moments étaient précieux, et depuis longtemps Napoléon avait accoutumé ses soldats à faire l'impossible.

Voilà donc ces braves marchant au milieu de sables brûlants, sous un ciel non moins brûlant, mourants de faim et n'ayant d'autre ambition que celle d'arriver aux puits de Beda et de Berket. Mais,



hélas ! ils trouvèrent ces puits comblés par les Arabes et virent leurs camarades tomber autour d'eux, leurs camarades qu'un peu d'eau aurait sauvés. Pour comble de malheur, le mirage venait montrer à leurs yeux un lac immense; pleins d'espoir, ils marchaient... Ce lac disparaissait comme un appât toujours renaissant et toujours menteur. Il ne faudrait pas croire que la nuit apportât du soulagement à tant de misères : elle ne faisait que changer les tourments qu'enduraient nos soldats pendant le jour ; car avec la nuit venait une rosée froide qui engourdisait leurs membres harassés et semblait les écraser d'une étreinte plus rude encore. Eh bien !

ils supportèrent ces épreuves avec un courage jusqu'alors sans exemple dans l'histoire. Il y eut peut-être des plaintes et des récriminations contre le général en chef, mais elles ne furent pas unanimes; et, une fois parvenue au terme de la marche, l'armée avait oublié ses souffrances. " L'armée d'Alexandre, dans une pareille occasion, dit le récit officiel du général Berthier, poussa des cris de douleur contre le vainqueur du monde !... " Les Français accélérèrent leur marche."

Ce fut le 8 juillet que nos troupes arrivèrent à Damanhour. Le 10, avant le lever du soleil, et après deux jours de repos, on opéra un mouvement sur Rahmanieh. Là, Napoléon, suivi de quelques officiers d'état-major, s'étant écarté du gros de l'armée, tomba au milieu d'un corps de Bédouins, dont



une petite éminence l'avait empêché, comme par miracle, d'être aperçu. Échappé au péril, le général en chef dit gaiement à ceux de ses officiers qui le suppliaient de ne plus s'exposer de la sorte :

— Bah ! il n'est point écrit là-haut que je doive jamais être pris par des Arabes !

Encore quelques lieues de route, et le Nil devait bientôt apparaître ; le Nil avec ses eaux bleues et fraîches, le Nil dont les rives sont couvertes de fécondes moissons. Les Français vont enfin goûter quelques repos. Non !... Il faut le conquérir, ce repos. Les Mamelucks ont couru aux armes : leur défaite ne se fera pas attendre. L'artillerie de De-



saix tonne, et une heure après, assis sur les bords du fleuve, jouissant d'une abondance devenue si nécessaire par tant de privations, les soldats enthousiasmés criaient : " Vive le général Bonaparte ! "

La nuit, on se mit en marche, escorté de la flottille que conduisait l'amiral Duperré ; mais bientôt cette flottille entraînée par la violence des vents, fut jetée au milieu de la flotte ennemie et placée entre le feu de ces troupes navales et celui de quatre mille Mamelucks. On combattit avec acharnement. Pendant ce temps, Napoléon, averti que les Mamelucks occupaient une position avantageuse au village de Chebreïsse, leur gauche appuyé au Nil, ordonna à l'adjudant-général Roger d'aller reconnaître cette position ; et, prenant lui-même pour ordre de bataille un vaste parallélogramme qu'il fit former à ses soldats, leurs bagages et les munitions au milieu, il échelonna le peu de cavalerie qu'il avait à sa disposition de manière à ce que chaque division flanquât l'autre. L'artillerie, qui occupait le centre, laissa les Mamelucks s'approcher, et quand tous furent arrivés à demi-portée de canon :

— Commencez le feu ! s'écria Napoléon.

Aussitôt mille détonnations se firent entendre ; chaque coup, soit d'obus, soit de boulet, atteignait sûrement et balayait cette cavalerie, qui, n'osant charger à fond, se présenta d'abord, et successivement, sur tous les angles de ce formidable carré,



UN MAMELUK

puis se porta sur les derrières; mais partout elle trouva la même résistance et les mêmes feux. Enfin, après avoir tenté les efforts les plus désespérés, elle se retira en désordre, laissant sur la place un grand nombre de morts et de blessés.

A ce combat de Chebreïsse on perdit le brave Gallois, qui tomba entre les mains des Arabes; ceux-ci l'emmenèrent et l'assassinèrent. On eut également à regretter le général Mireux, un des officiers des plus braves de l'armée, qui, après le combat, ayant eu la témérité de s'exposer seul contre un groupe de Bédouins, fut massacré. Dans un glorieux ordre du jour, Napoléon cita l'ordonnateur en chef Sucey, le chef de brigade Perrée et le chirurgien en chef Larrey, celui dont il devait dire plus tard dans son testament: "C'est l'homme le plus vertueux que j'aie connu."

L'armée française qui ne connaissait de repos que la victoire, arriva, après cinq jours de marche, le 21 Juillet, à Omdinar. Là, vingt-trois beys, avec toutes leurs forces, s'étaient retranchés à la hauteur du Caire et avaient garni leurs retranchements de plus de trois cents pièces de canon. La vue de ces troupes, vêtues avec toute la richesse orientale, fut un spectacle magnifique. A droite, derrière elles, était le Nil; à gauche s'élevaient les Pyramides.

—Soldats! s'écrie Napoléon, nous allons combattre! songez que du haut de ces Pyramides quarante siècles vous contemplant!

Mourad-Bey, appuie sa droite au Nil; il y a construit à la hâte un camp retranché, garni de quarante pièces de canon et commandé par une vingtaine de mille hommes, janissaires et fellahs; sa gauche, qui se prolonge vers les pyramides, comprend dix mille Mameluks, servis chacun par trois fellahs auxquels on avait donné des armes, et qu'on obligeait à se battre derrière les retranchements. Quelques milliers de cavaliers arabes, accourus moins comme auxiliaires que pour piller et massacrer: dans l'espoir d'un succès, remplissaient l'espace entre les Mameluks et les Pyramides. Le



IBRAHIM

collègue de Mourad-Bey, Ibrahim, moins belliqueux que lui, se tenait de l'autre côté du Nil, avec mille cavaliers, ses femmes, ses esclaves et ses richesses, prêt à sortir du Caire et à se réfugier en Syrie si

les Français étaient victorieux. Un nombre considérable de barques couvraient le Nil et portaient toutes les richesses des Mameluks. Tel était l'ordre dans lequel les deux beys nous attendaient.

Bonaparte dispose son armée comme à Chebreïsse, mais de manière à présenter une ligne de feu plus étendue, et recommande surtout d'attendre froidement l'ennemi, et de ne tirer qu'à bout portant: il craignait que ces impétueux soldats de l'armée d'Italie, habitués à marcher au pas de charge, n'eussent peine à se résigner à une froide et impassible immobilité. Desaix occupe notre droite, Vial, notre gauche, Dugua le centre. La reconnaissance du camp ennemi, faite à l'aide d'une lunette, apprend au général en chef que leur artillerie n'étant pas sur affûts de campagne, ne pourra en sortir non plus que leur infanterie, qui n'oserait dès lors se porter dans la plaine. Aussitôt il fait porter à ses différentes colonnes l'ordre d'appuyer sur la droite, afin de passer hors de la portée du canon d'Embabeh et de n'avoir affaire qu'à la cavalerie des Mameluks.

Né avec l'instinct de la guerre, doué d'un coup d'œil pénétrant, Mourad a deviné que pour les Français le succès de la journée dépend de ce mouvement et qu'il faut l'empêcher à tout prix; il s'élança avec six ou sept mille chevaux sur la colonne du général Desaix. Attaquée en marche, cette division paraît ébranlée et même en désordre un moment, mais les carrés se forment et reçoivent avec sang-froid la charge de cette masse confuse, dont la tête seule avait commencé le choc, et elle se rejette sur Reynier qui vient après. Placé au milieu du carré qui forme la division Dugua, Bonaparte saisit le moment, et vint se placer entre les Mameluks et le Nil: foudroyés par le feu de nos carrés comme sous les murs d'autant de forteresses, ces intrépides cavaliers s'imaginèrent que nos soldats étaient attachés les uns aux autres, et l'on vit les plus braves, acculant leurs chevaux contre les baïonnettes, les faire cabrer puis se renverser en arrière pour s'ouvrir un passage.

à continuer.

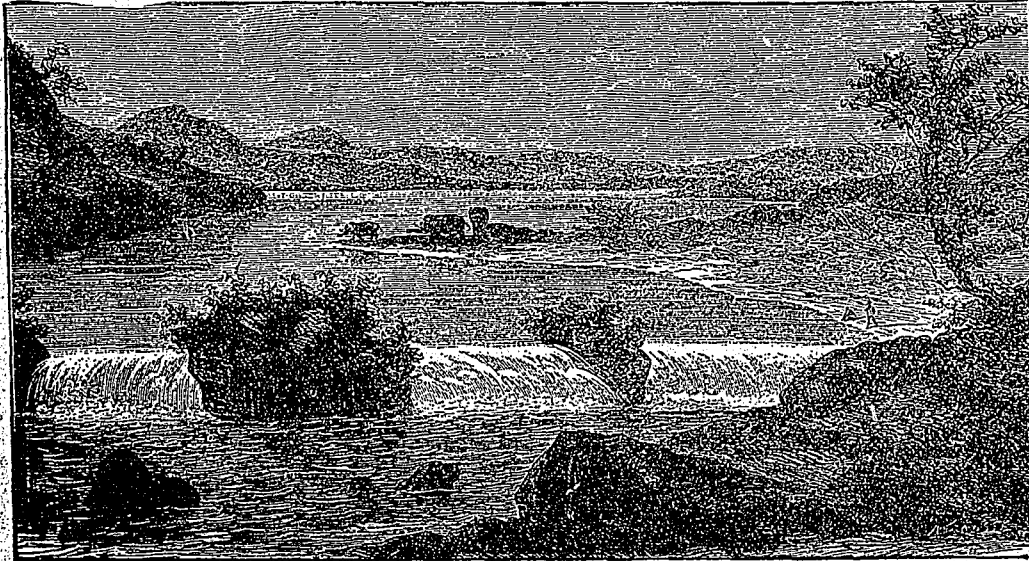


## EN EGYPTE

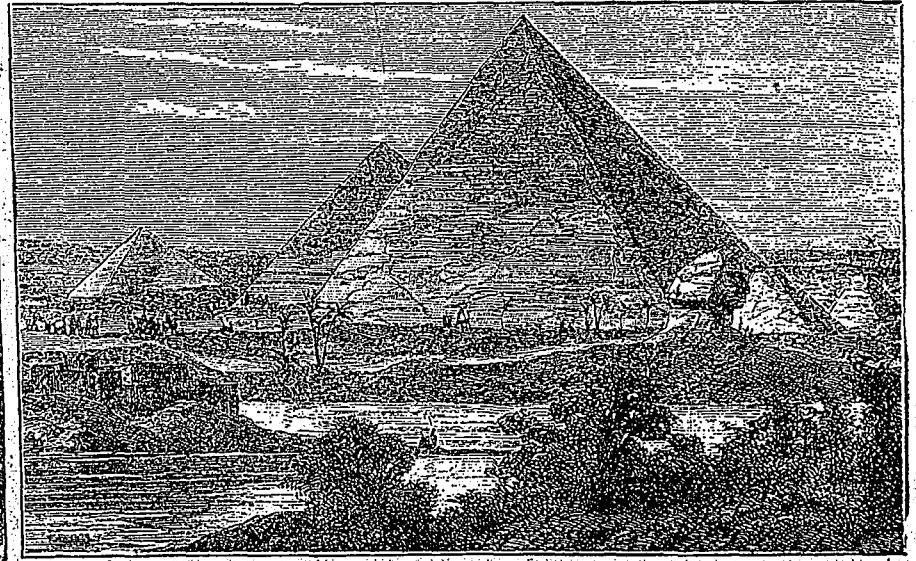
Mycérinus

Chéphren

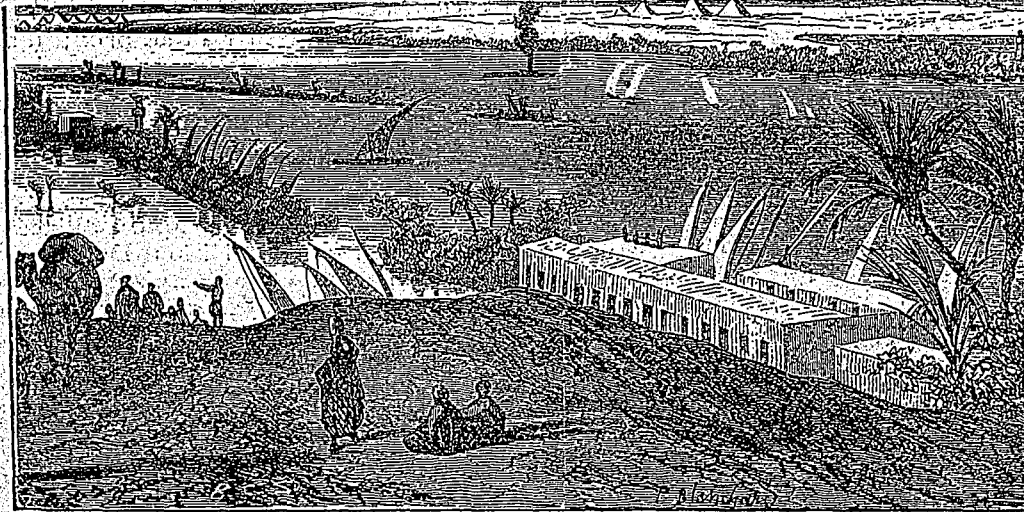
Chéops



VUE DU HAUT NIL



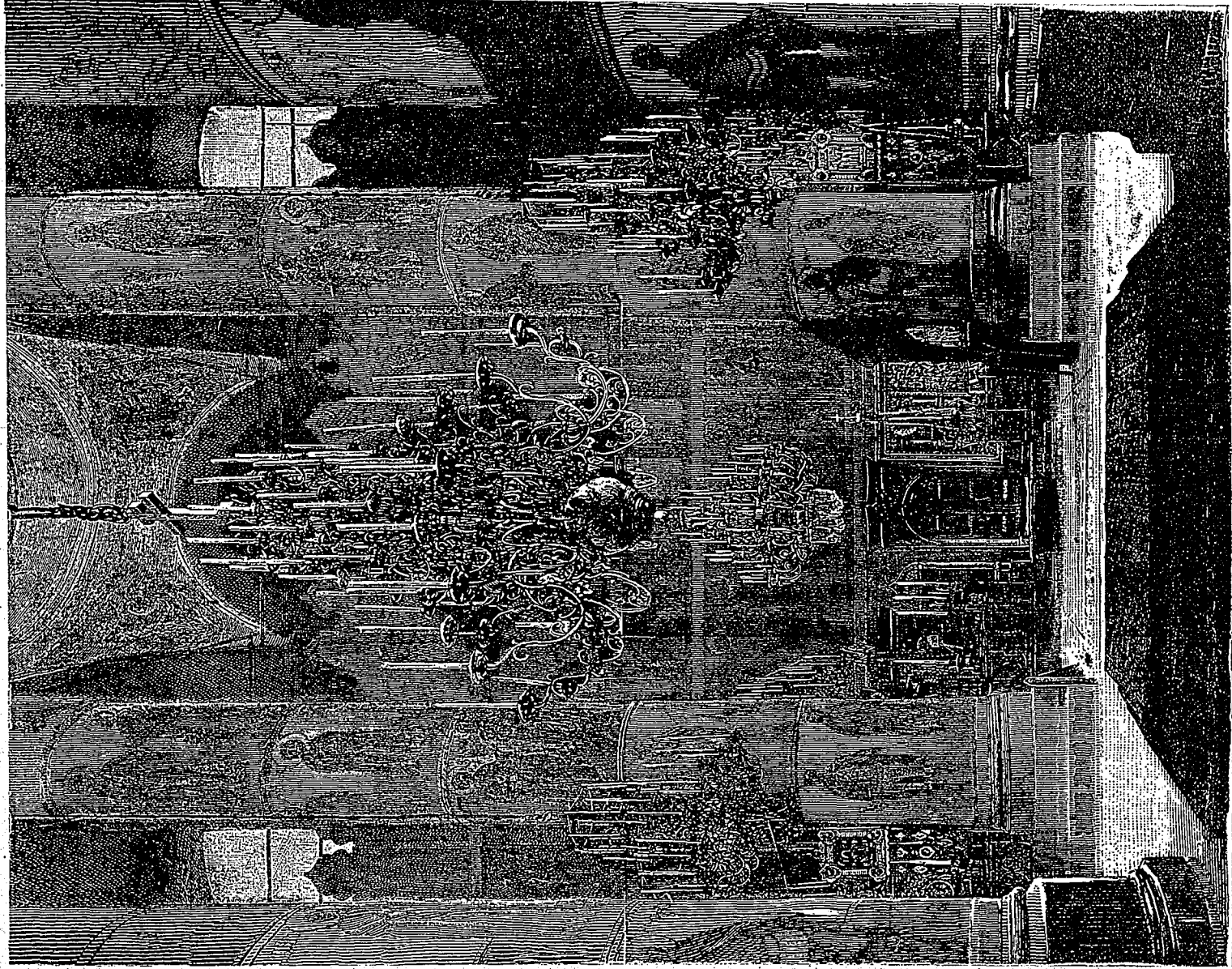
LES PYRAMIDES.



INONDATION DU NIL

On compte en Egypte 89 pyramides de diverses grandeurs. Le groupe le plus important est celui de Gizeh, composé de 3 pyramides, parmi lesquelles se trouvent les monuments de ce genre les plus célèbres, savoir : la pyramide de Chéops, dite la grande pyramide ; celle de Chéphren et celle de Mycérinus, beaucoup plus petite que les deux premières. Ces noms sont ceux des rois qui les ont fait construire, longtemps avant l'ère chrétienne. Des légendes arabes attribuent la construction des pyramides à une population civilisée d'environ 6,000,000 d'âmes, vivant sur la terre d'Egypte, avant le déluge. Les anciens mettaient les pyramides d'Egypte au nombre des sept merveilles du monde. La hauteur actuelle de la pyramide de Chéops, la grande pyramide est d'environ 455 pieds, sa base actuelle de 762 pieds et son arête de 716 pieds. Les dimensions de la pyramide de Chéphren sont : hauteur 446 pieds, base 683 pieds ; celle de la troisième : hauteur 174 pieds, base 330 pieds arête 290 pieds. Les dimensions primitives étaient plus considérables avant l'ensablement des bases. Les pyramides avaient jadis un revêtement très épais, formé de blocs calcaires, régulièrement taillés et soudés entre eux par un ciment extrêmement puissant, grâce auquel le tout formait un ensemble qu'on ne pouvait détruire qu'en le brisant. Chose à peine croyable ce ciment n'avait que l'épaisseur d'une feuille de papier. D'après Diodore, la construction de la grande pyramide aurait demandé le travail de 360,000 esclaves pendant vingt ans. On ignore à quoi ces énormes agglomérations de pierre ont pu servir ; la découverte d'étroites galeries conduisant à des chambres dans lesquelles on a trouvé des sarcophages, ont permis de croire que les pyramides étaient les tombeaux des rois d'Egypte. C'est dans la plaine que domine la grande pyramide qu'a été livrée la célèbre bataille des Pyramides.

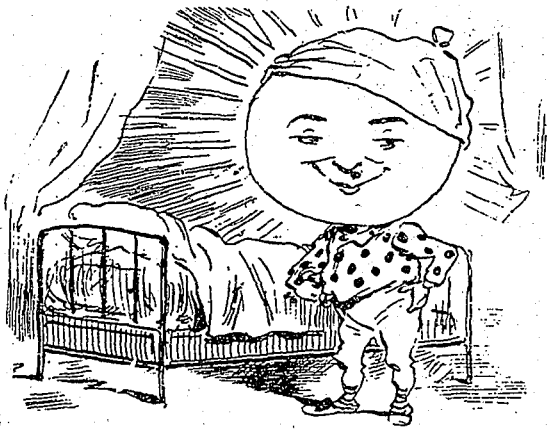
LE NIL, est un immense fleuve, allant du sud au nord, alimenté par les lacs Albert et Victoria, sous l'équateur se jetant dans la Méditerranée par plusieurs embouchures, sur la côte d'Egypte. Le Nil présente un phénomène extrêmement remarquable : c'est son débordement annuel. Ces inondations sont dues aux affluents de l'Abyssinie, à l'énorme quantité de pluie qui tombe dans cette région du mois d'Avril au mois d'Octobre et le limon fécondant que le Nil dépose pendant l'inondation est formé d'humus arraché aux plateaux d'Abyssinie. La première crue se fait sentir dans la haute Egypte, vers le commencement de Juin et au Oaire, dans les premiers jours de Juillet. Le gonflement se fait d'une manière insensible et ce n'est que vers le 20 septembre que l'inondation est complète. Arrivées à leur plus grande hauteur, les eaux restent quatorze jours stationnaires ; puis elles décroissent et, en Novembre le Nil rentre dans son lit, continuant à décroître jusqu'au 20 Mai. Pour faciliter l'inondation, au moment de la plus haute crue, on coupe les digues et l'eau, se répandant dans tout le pays par des canaux, va fertiliser le sol. Sans ces inondations et le limon fécond qu'elles déposent, l'Egypte serait un désert de sable complètement stérile.



## LE COURONNEMENT DU CZAR.

INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE L'ASSOMPTION.

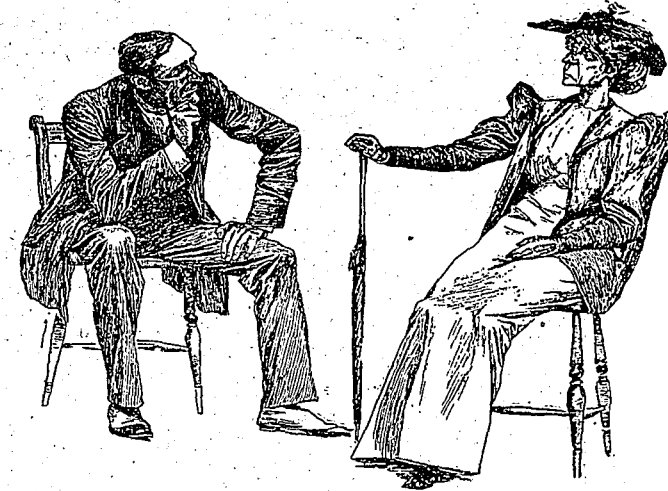
La cathédrale de l'Assomption, en russe *Ouspenski Sabor*, fut bâtie en 1475 par l'architecte bolonais Ridolfo Fioraventi. Quatre énormes piliers soutiennent son toit surmonté d'une grande coupole, entourée de quatre coupoles plus petites. Les murailles sont couvertes de fresques sur fond doré, peintes en 1514. C'est dans cette église qu'a lieu le couronnement des Czars. Les premiers pasteurs de l'église russe et les métropolitains de Moscou y sont enterrés : leurs cercueils sont rangés le long des murailles.



—Enfin ma journée est finie, il est temps de me coucher.



—J'allais oublier l'heure il est temps de me lever.



—Vous avez raison madame, l'affabilité que votre mari vous témoigne depuis quelque temps est un signe inquiétant... mais n'étant pas médecin aliéniste je ne saurais me prononcer.

### PORTRAITS D'ACTUALITÉ.

*Le général de Boisdeffre.* Les fêtes du couronnement du tzar à Moscou auront lieu prochainement ; à cette occasion, nous publions le portrait du général Boisdeffre, chef d'état major de l'armée française, chef de l'ambassade extraordinaire que la France envoie à Moscou.

*Melle Henriette Couëton,* la jeune voyante parisienne qui prétend être en communication avec l'Archange Gabriel.

*Mr F. D. Monk,* candidat conservateur dans le comté de Jacques Cartier.

*William Ernest Napier* de Brooklyn âgé de 15 ans, un des plus forts joueurs d'Échecs des États-Unis.

*Mr Herbert Wellis,* ingénieur, directeur démissionnaire des ateliers du chemin de fer du Grand Tronc de Montréal.

### NÉCROLOGIE.

*Le Baron Maurice de Hirsch* financier et philanthrope le baron Hirsch avait acquis une des plus grandes fortunes d'Europe et en avait employé une grande partie en charité ; il avait mis des millions au service des juifs russes, ses coreligionnaires chassés de leurs pays. Son fils unique est mort il y a quelques années.

*E. A. Duez,* célèbre peintre français, décédé à Paris, au cours d'une promenade en bicyclette.



Un homme réfléchi.



Le seul moyen qu'un conducteur ait trouvé pour faire son service sans écraser les cors des voyageurs.



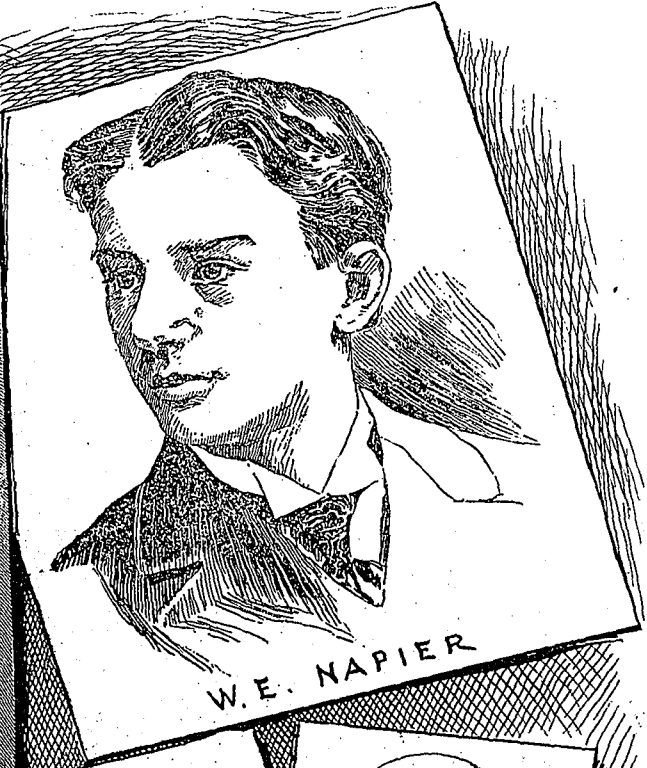
PORTRAITS D'ACTUALITÉ



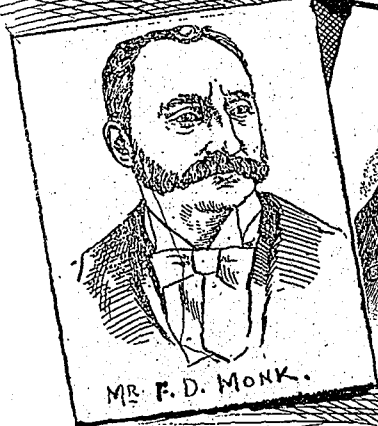
Mlle HENRIETTE COUÉDON.



LE GÉNÉRAL DE BOISDEFFRE



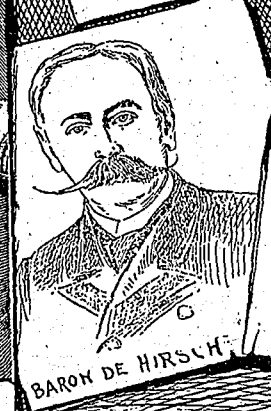
W. E. NAPIER



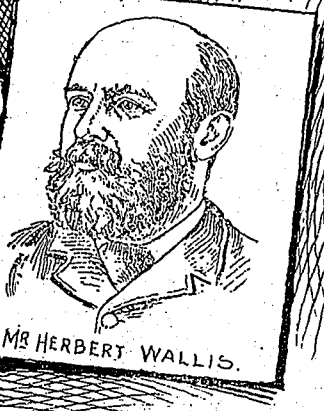
MR. F. D. MONK.



E. DUEZ.



BARON DE HIRSCH.



MR HERBERT WALLIS.



—Aujourd'hui samedi, Julie, c'est le jour où l'on fait les cuivres...  
—Si madame veut me remettre ses bijoux.

—Votre crime est une honte! tuer un vieillard qui n'avait peut-être plus quinze jours à vivre!  
—Pour qui tu es malheureux jours, pas la peine de faire tant de potins!

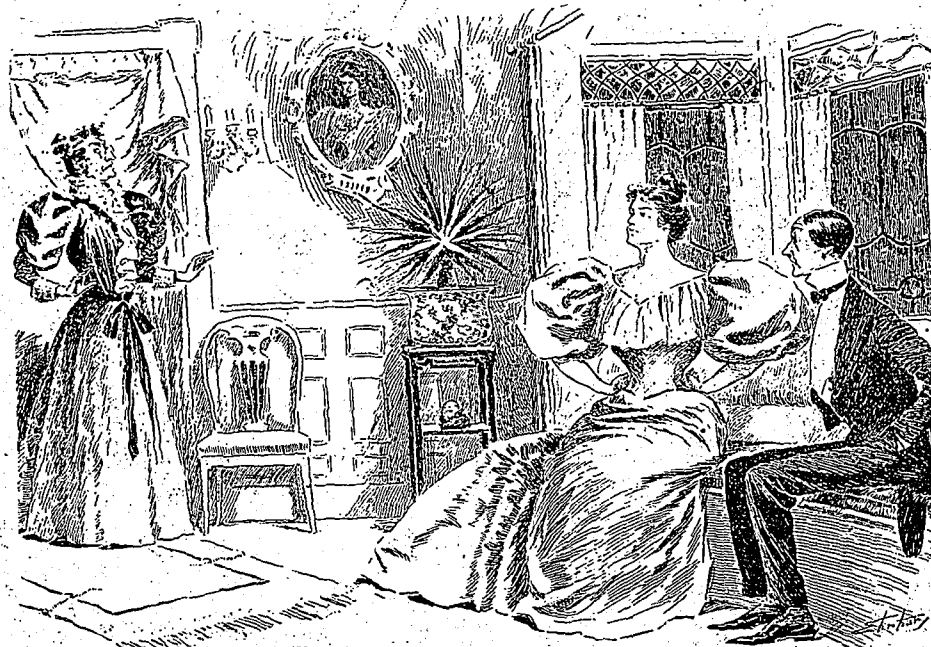
—Depuis que tu vas au cer-tu rentres rond.  
—C'est logique ma bonne femme!

—Faut-il qu'il en ait peu, de tête, ton grand frère, pour pouvoir mettre un chapeau si plat!

—Il ne faudrait pas absérer... je vous ai donné un sou il n'y a pas quinze jours.

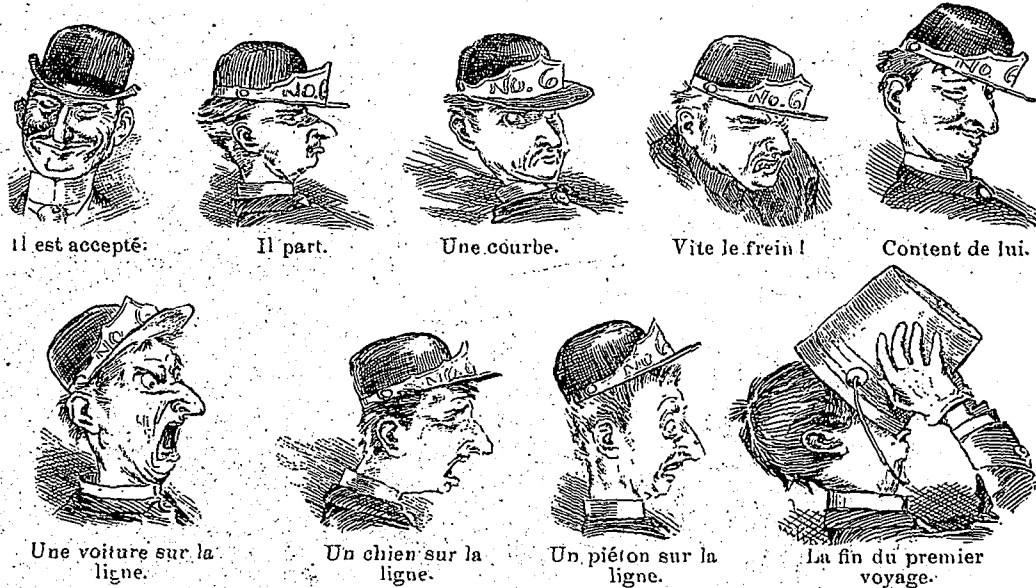
—Oh! ben.... m'man, elle, quand ses dents lui font mal, elle les enlève.

TROP DE GENE.



La tante.—Oh! Jeanne, comme vous avez l'air gênée...  
Jeanne.—C'est que j'ai une réponse gênante à faire à une demande que Mr. Arthur vient de me poser.

JEU DE PHYSIONOMIE D'UN "MOTORMAN".

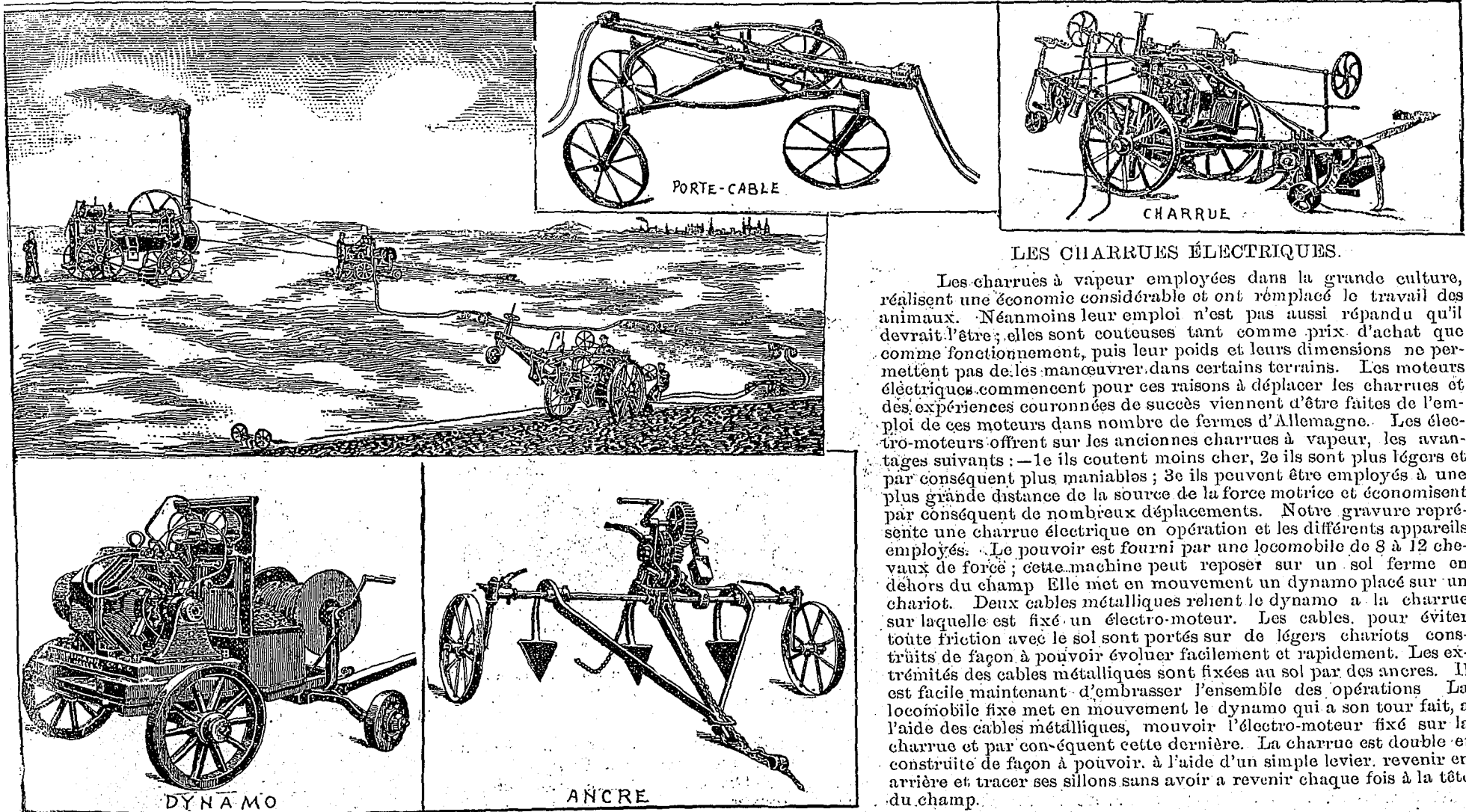


Il est accepté: Il part. Une courbe. Vite le frein! Content de lui.  
Une voiture sur la ligne. Un chien sur la ligne. Un piéton sur la ligne. La fin du premier voyage.

Z... rencontre son bottier, auquel il a oublié de payer sa facture.  
—Monsieur, lui dit celui-ci, voulez-vous me payer ma note?  
—Votre note! Qui donc êtes-vous? Je ne vous remet pas.  
—Vous vous trompez, Monsieur réplique le bottier, vous me remettez toujours, au contraire!



## CHRONIQUE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE.



## LES CHARRUES ÉLECTRIQUES.

Les charrues à vapeur employées dans la grande culture, réalisent une économie considérable et ont remplacé le travail des animaux. Néanmoins leur emploi n'est pas aussi répandu qu'il devrait l'être; elles sont coûteuses tant comme prix d'achat que comme fonctionnement, puis leur poids et leurs dimensions ne permettent pas de les manœuvrer dans certains terrains. Les moteurs électriques commencent pour ces raisons à déplacer les charrues et des expériences couronnées de succès viennent d'être faites de l'emploi de ces moteurs dans nombre de fermes d'Allemagne. Les électro-moteurs offrent sur les anciennes charrues à vapeur, les avantages suivants : — 1<sup>e</sup> ils coûtent moins cher, 2<sup>e</sup> ils sont plus légers et par conséquent plus maniables ; 3<sup>e</sup> ils peuvent être employés à une plus grande distance de la source de la force motrice et économisent par conséquent de nombreux déplacements. Notre gravure représente une charrue électrique en opération et les différents appareils employés. Le pouvoir est fourni par une locomobile de 8 à 12 chevaux de force; cette machine peut reposer sur un sol ferme en dehors du champ. Elle met en mouvement un dynamo placé sur un chariot. Deux câbles métalliques relient le dynamo à la charrue sur laquelle est fixé un électro-moteur. Les câbles, pour éviter toute friction avec le sol sont portés sur de légers chariots construits de façon à pouvoir évoluer facilement et rapidement. Les extrémités des câbles métalliques sont fixées au sol par des ancrés. Il est facile maintenant d'embrasser l'ensemble des opérations. La locomobile fixe met en mouvement le dynamo qui à son tour fait, à l'aide des câbles métalliques, mouvoir l'électro-moteur fixé sur la charrue et par conséquent cette dernière. La charrue est double et construite de façon à pouvoir, à l'aide d'un simple levier, revenir en arrière et tracer ses sillons sans avoir à revenir chaque fois à la tête du champ.



—Père Martin, je voulais vous demander quelque chose, mais cela m'est sorti de la mémoire.

Père Martin, (qui n'a pas été payé depuis un mois). Peut-être voudriez-vous me demander, comment je pouvais être encore de ce monde, avec ce que vous m'avez payé pour me permettre de vivre.

Choses entendues :

Une dame de charité à un gentleman de ses amis.

— Je vous ai inscrit pour 20 piastres.

— Hum !

— Ce sont des gens si pauvres !

— Eh bien ! la prochaine fois, tâchez donc que vos pauvres soient un peu plus riches !

Mme B..., à un jeune journaliste :

— Oui, je sais que vous faites des nouvelles à la main dans les journaux. Mais comme elles ne sont pas signées, comment peut-on les reconnaître :

— Oh ! rien de plus facile, madame, toutes les meilleures sont de moi !

Le rapin Z... est, en art, d'une indépendance qui, malheureusement pour lui, n'a d'égale que sa profonde nullité.

— Il faut savoir s'affranchir de toute école, tonitruait-il l'autre soir, à la brasserie, il faut briser les moules !

— Prends garde de te faire du mal !... interrompit froidement un de ses auditeurs.



Artiste en voyage. Votre ferme est très pittoresque j'aimerais beaucoup à la peindre.

Fermier, bien fâché, je ne puis vous donner le travail, je l'ai promis au peintre du village.

Champoireau marchande une canne, un de ces énormes gourdins à la mode aujourd'hui.

— C'est bien ce qui se fait à Paris, ça ?

L'employé, le regardant comme s'il revenait de Pontoise :

— Mais il n'y a pas de doute, Monsieur !

— Très bien ! Car je ne voudrais pas d'une trique à la mode de Caen !



Lui. Vous me promettez la prochaine danse, n'est ce pas ?

Elle, que son danseur a fait housculer dans tous les coins. Merci je ne suis pas habituée à jouer au foot ball.



— Charmante ces demoiselles ! pas vrai madame ?

— Peuh ! fard et poudre de riz, beautés artistiques ! Dieu merci ! cet art qu'en est inconnu.

Bébé est un instant seul dans le salon avec le docteur Tonquinot.

— Dis donc, M'sieu, puisque tu trouves les truffes, pourquoi donc que t'en apportes jamais ici ?

Le docteur ne comprend pas.

— Parce que maman et tante Justine disaient ce matin que t'as le nez fait pour ça.

## L'ESPRIT D'AUTREFOIS.

Sous le Consulat, l'ambassade de Prusse à Paris avait pour titulaire le baron Luchesini, dont la femme était fort belle, malgré ses formes athlétiques.

La baronne fut présentée un jour à M. de Talleyrand.

— Comment trouvez-vous l'ambassadrice de Prusse ? lui demanda-t-on après la présentation.

— Très bien, répondit-il, mais nous avons mieux que cela dans la garde du Premier Consul.



## LANGAGE DES FLEURS

— Quand un monsieur marche sur un tessou de bouteille.

LA MODE.



Collet.

Jaquette, manche "melon "



Chapeaux de printemps.

## DEVINETTES



Voilà bien le chien de Jeny l'ouvrière, mais où donc est Jeny ?

## LA DISCIPLINE ANGLAISE

On sait que, dans certaines petites villes de l'Angleterre, la discipline militaire est quelquefois relâchée.

Un paisible piéton fut arrêté pendant la nuit par des soldats et dépouillé de sa montre, de sa bourse et de son habit. La victime se rendit aussitôt chez le capitaine du régiment pour formuler ses plaintes.

Avant de répondre le capitaine lui demanda :

— Aviez-vous ce gilet lorsque les voleurs vous ont arrêté ?

— Oui, Monsieur.

— En ce cas, mon ami, répondit le capitaine, je puis vous assurer que ces soldats n'appartiennent pas à ma compagnie ; autrement, ils ne vous auraient laissé ni votre gilet, ni votre chemise.

Flamichard, le doux ivrogne, ne rêve que d'être témoin de duel depuis un déjeuner où, à la suite d'une rencontre, son client l'a délicieusement grisé.

Hier, il a eu une lueur d'espoir, mais le client sur lequel il comptait est venu lui dire qu'il avait fait des excuses.

— Animal ! s'est écrié Flamichard, j'étais bien sûr qu'avec toi l'affaire n'aurait pas de...*cuite*.



Où donc est le malheureux fermier inondé ?

Sous le Consulat, l'ambassade de Prusse à Paris avait pour titulaire le baron Luchesini, dont la femme était fort belle, malgré ses formes athlétiques.

La baronne fut présentée un jour à M. Talleyrand.

— Comment trouvez-vous l'ambassadrice de Prusse ? lui demanda-t-on après la présentation.

— Très bien, répondit-il mais nous avons mieux que cela dans la garde du Premier Consul.

## UN CONDAMNÉ VEINARD

Dans une petite principauté allemande où la civilisation n'avait pas encore pénétré à fond, il n'existait pas de prison, lorsqu'un malfaiteur étranger y commit un crime, entraînant vingt ans de réclusion.

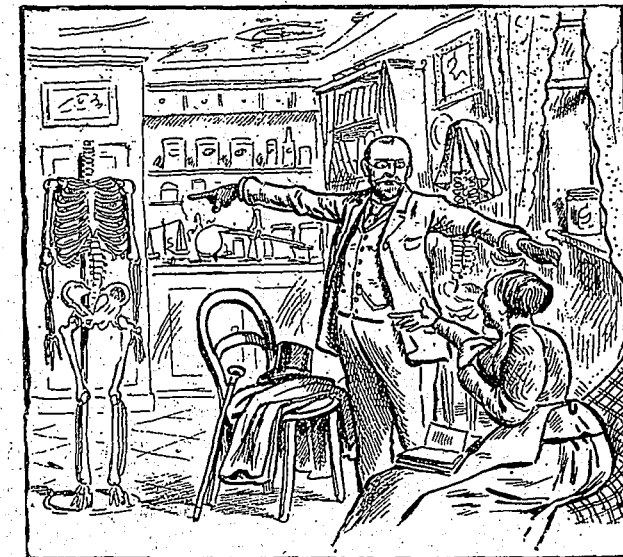
Comment exécuter la loi ?

Faire construire une prison pour y enfermer le coupable ?... L'architecte demandait 300.000 francs, et le prince trouvait que c'était un peu raide.

Instruit de ces difficultés, le condamné se fit conduire devant Son Altesse :

— Faites-moi six mille livres de rente ma vie durant, lui dit-il, et je consens à aller vivre à l'étranger.

La proposition fut délibérée en conseil...et votée à l'unanimité.



Où est la tête du squelette ?

LE SON DU



# PIANO KARN

Est d'une beauté rare, qui, se continuant avec force, les notes sont repercutées claires, vibrantes, le velouté charme l'oreille des plus délicats. Venez voir à notre magasin le modèle 196 et vous informer de nos prix.



DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

**THIBAUT & SMITH**  
1687 Rue Notre Dame



### FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.  
Dents extraites sans douleurs ohes

**J. G. A. GENDREAU, Dentiste**

20 Rue St-Laurent

Tel. Bell 9018 MONTREAL.

### LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature, etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Reliures de tous genres. Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques. Echanges de Livres.

**U. ARCHAMBAULT**

1687 Rue Notre Dame

Tel. Bell 1990

Catalogue expédié franco.

Fumez.....

LES

**Cigares et les Cigarettes**



CRÈME DE LA CRÈME ET

LAFAYETTE

De J. M. FORTIER

# ROMEO PREVOST & CIE,

Comptables Auditeurs,

## Liquidateurs et Fidei-Commissaires,

ARGENT A PRETER,

Achats de Debentures Municipales.

Batisse New York Life, CHAMBRES Nos. 6 et 7.  
TELEPHONE BELL No. 815.

MONTREAL.

### BIBLIOGRAPHIE.

L'évènement de la semaine dans le monde littéraire est l'apparition de l'opuscule que vient de publier M. W. A. Grenier et qui a pour titre "La Science de la Réclame." Il était impossible de réunir sous une forme plus concise les principes de cette science si utile au commerce. L'ouvrage ne coûte que 50 cts. mais vaut dix fois ce prix.

R. WILSON SMITH

Courtier en Valeurs -  
-  
de Placement

ACHETE ET VEND : Débentures Municipales, Bons du Gouvernement et Actions de Chemin de Fer, Valeurs de première classe convenables pour placements en fidéi-commis. TOUJOURS EN MAINS.

1724 Notre-Dame, Montreal.

# E. PROVOST



MANUFACTURIER DE

## POELES EN TOLE ET EN ACIER

LES MIEUX FAITS D'APRÈS UN NOUVEAU MODÈLE.

No. 1018 Rue Amherst,

COIN DE LA RUE RACHEL

..... MONTREAL



**LA COMPAGNIE DE**



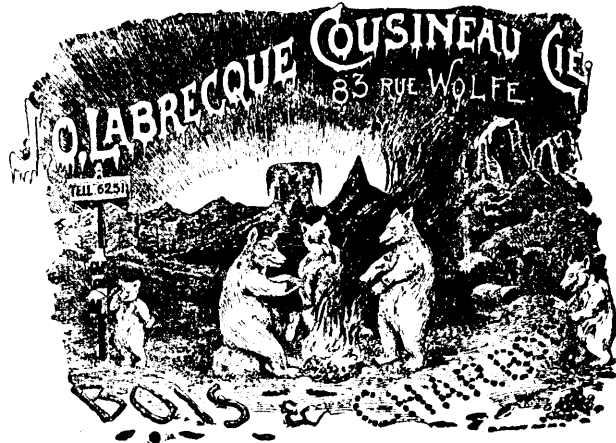
# Photogravure Commerciale

**A. S. BRODEUR, Dessinateur,**

1560 Rue Notre Dame Montreal

Directeur-Gerant.

Gravures et Dessins pour Livres, Journaux ; pour l'Industrie et le Commerce, pour Factures ;  
Cartes d'Affaires, Prospectus, Programmes, Affiches, Menus, etc., etc.



**83, Rue Wolfe, 83**

**MONTREAL.**

Champagne 'Couvert'

Le Meilleur Champagne



Importé au Canada

En Vente Partout, Essayez-le

SEULS AGENTS AU CANADA :

**LAPORTE, MARTIN & CIE.**

Epiciers en Gros, - MONTREAL.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et  
Cigarettes.

**Aberdeen 10 cts.**

**Little Buck 5 cts.**

Les meilleures marques du Canada

**EN VENTE PARTOUT**

Manufacturées par la

**Blackstone Cigar Factory,**

1200, 1202, 1204 Rue St. Laurent

**MONTREAL.**

**THEO. A. GROTHE,**

**Horloger - -  
et Bijoutier**

EN GROS ET EN DETAIL

**95½ rue St. Laurent,**

**MONTREAL.**